

CONTES ET LÉGENDES DE BASSE-BRETAGNE (1).

LXXIII

LE MEUNIER ET L'OIE



UTREFOIS il y avait un vieux meunier ayant un fils âgé de vingt ans. Et il n'était pas encore marié. Un jour, il alla à la fête d'un village des environs, il resta à jouer aux cartes et aux dominos jusqu'à deux heures de l'après-midi, et de retour à la maison il alla moulinier du blé pour pouvoir aller encore le lendemain. Au moment où il allait laisser l'eau aller au moulin, il vit une oie qui nageait sur l'eau. Le meunier prit aussitôt son fusil et tira sur l'oie, mais il manqua son coup et l'oiseau s'enfuit épouvanté. Le lendemain, vers la même heure, notre meunier est de retour, il va voir si l'oie est encore revenue; la voilà qui nageait gaiement sur l'eau, il prend son fusil et Pan!...! Pan!..., mais l'oie n'est pas atteinte et s'enfuit le plus vite possible.

Le lendemain il resta à la maison et lorsque la nuit arriva, il longea la rivière pour voir si l'oie arrivait; la voilà qui vient tranquillement; cette fois notre homme visa bien et il atteignit l'oie sans la tuer; aussitôt elle se jette sur la poitrine du meunier et lui dit : « Maintenant que tu m'as blessée, tu me nourriras. »

— « Je veux bien, dit celui-ci, si je n'ai que ça à faire. »

Alors il retourna à la maison; arrivé dans sa chambre il voit à côté de lui une princesse, un lit de plumes très doux et très joli. « C'est moi l'oie que tu as vue, dit la princesse, et si tu veux je deviendrai ta femme : le jour je suis sous forme d'une oie, et la nuit, d'une princesse; mais ne dis rien à personne, ni même à tes parents. » — Non, dit le meunier.

Le lendemain ils allèrent tous les deux se marier à la mairie, car ils voulaient faire comme les autres. L'oie prit la plume dans son bec et

(1) Ces contes, de même que ceux des t. XXI, p. 467 et XXII, p. 22, m'ont été communiqués par M. A. Dagnet, professeur de sixième au collège de Morlaix, qui les tenait de ses élèves.

signa sous le nom du meunier. Le maire ne les croyait pas, il prit cela pour une farce et les laissa signer.

Dès lors, notre meunier était très heureux. Un jour, il alla comme d'habitude porter la farine à domicile; ce jour-là il passa par le bourg et resta à boire avec ses camarades. Comme en entrant chez lui il était un peu ivre il ne put s'empêcher de raconter à ses parents ce que lui avait dit l'oie. Il n'avait pas encore terminé son récit quand il entendit un bruit, frou! frou! Il sortit et vit une voiture attelée de douze chevaux qui s'en allait au grand trot. C'était sa princesse qui partait. Il regretta ce qu'il avait dit, mais elle était déjà loin.

Quelques jours après il était seul à la maison, son père et sa mère étant partis à une foire. Il ne cessait de penser à sa princesse. Il résolut d'aller à sa recherche et prit l'argent qui se trouvait dans la maison. Il partit dans la direction prise par sa princesse, et à force de marcher il se trouva dans un bois et ne savait par où en sortir. La nuit tomba, et il se réfugia dans un arbre pour se cacher des bêtes féroces. Bientôt il entendit du bruit dans la forêt; il croyait que c'étaient les bêtes sauvages, mais il ne tarda pas à voir des hommes et des ânes chargés d'or et d'argent. C'étaient les voleurs qui venaient faire leur souper dans la forêt. Ils placèrent leur marmite juste au-dessous du meunier; on alluma du feu et la fumée étouffait notre pauvre homme qui craignait de dire un mot. Les voleurs ne parlèrent pas d'abord, mais au bout de quelque temps le capitaine donna ordre à ses hommes de dire ce qu'ils avaient volé: « Moi, dit l'un, j'ai volé des bottes, et quand je dis cent, je suis à cent lieues. » — « Moi, dit un second, j'ai volé un manteau, et quand je le mets on ne me voit pas. » — « Moi, dit un troisième, j'ai volé un fusil, et quand je dis: pend, tous ceux qui sont là tombent et quand je dis dépend, ils se relèvent sans mal. » Les voleurs accrochèrent à un arbre leurs merveilleux objets, ils se mirent à manger.

Tout à coup, le sabot du meunier tomba dans la marmite et les voleurs s'enfuirent épouvantés, croyant qu'on les avait poursuivis. Le meunier descendit de l'arbre, prit le fusil, le manteau et les bottes et mangea ce qu'il trouva de meilleur, but du vin, du cidre et de la bière tant qu'il voulut. « Oh! dit-il, c'est maintenant que je pourrai voyager sans me gêner. » Il dit « cent » et se trouva hors de la forêt dans un champ au bord de la route à cent lieues de là. Il vit passer deux gendarmes et il mit son manteau et passa entre les deux gendarmes sans être vu. « C'est bien, dit-il; il dit « cent » et le voilà à cent lieues de là.

Il se trouva près d'une maison souterraine; il y entra, une vieille femme assise près du feu faisait la bouillie pour ses enfants. La vieille

lui demanda ce qu'il venait faire et elle lui dit de s'en aller ou que ses fils le mangeraient. — « Pas possible, je suis venu les voir, je suis leur cousin. » — « Et de quelle part es-tu leur cousin ? » — « Tu sais bien, dit le meunier, que leur grand'mère et la mienne avaient quatre jambes entre les deux. » — « Eh bien ! asseyez-vous, pour vous chauffer un peu. » Un peu après, la vieille lui dit : « Cache-toi au dessous du lit, de peur que mes fils ne te mangent. » Peu de temps après il entend : « Boum, boum ! c'était son petit-fils qui arrivait ; la vieille se plaça près de la porte : « Doucement, mon fils, dit la vieille. » — « Qu'est-ce que vous dites, ma mère ? Je sens du chrétien, si je le trouve, je le mangerai. » — « Non, dit-elle, il n'y a personne ici que ton cousin qui est venu te voir. » — « Où est-il ? » — « Il est ici, tu ne lui feras pas de mal alors ? » — « Non, dit-il, » puis le meunier se montra. « Bon, dit le géant, et de quelle part es-tu mon cousin ? » — « Tu sais bien, dit le meunier, ta grandmère et la mienne avaient quatre jambes entre les deux. » Puis la vieille lui dit de se cacher de nouveau, car il y avait encore deux autres fils à venir. Un instant après il entend : « Boum, boum ! » mais beaucoup plus lourd. La vieille se place encore sur le seuil et lui dit : « Doucement, mon fils. » — « Qu'est-ce que vous dites, ma mère ? Je sens du chrétien, si je le trouve, je le mangerai. » — « Non, non, mon fils ? il n'y a personne ici, que ton cousin qui est venu te voir. » — « Où est-il, il faut que je le voie. » — « Tu ne lui feras pas de mal ? » — « Non, si c'est mon cousin. » Et ce géant lui demanda comme l'autre de quelle part il était son cousin. » « Tu sais, dit le meunier, que ta grand'mère et la mienne avaient quatre jambes entre les deux. » Puis on lui dit de se cacher encore, car il y avait encore un autre fils, le plus terrible de tous. Dix minutes après il entend : « Boum, boum ! » mais beaucoup plus fort. La vieille se place de nouveau sur le seuil de la porte et dit : « Doucement, mon fils, tu jetteras bas cette petite loge d'ici. » — « Qu'est-ce que vous dites, ma mère. Je sens du chrétien, et si je le trouve, je le mangerai. » — « Non, non, mon fils, il n'y a personne ici que ton cousin qui est venu te voir. » — « Où est-il, demanda le géant. » — « Il est ici. » — « Montrez-moi le tout de suite. » — « Tu ne lui feras pas de mal alors ? » — « Non, si c'est mon cousin. » Le meunier se montra. — « De quelle part es-tu mon cousin ? » — « Tu sais bien, dit le meunier, que ta grand'mère et la mienne avaient quatre jambes entre les deux. » — « Oui, oui, dit le géant. »

« Allons, mangeons ! » dit la vieille, et ils s'assirent tous les cinq à table. Le dîner fini, la mère demanda à son fils où il irait demain. « Moi, dit-il, je vais à Naples finir mon travail et après j'irai à la noce qui y a lieu. » — « Moi, j'ai envie d'aller aussi, dit le meunier. » — « C'est trop

loin, et moi je marche vite. » — « Moi, je marche bien aussi, répondit le meunier. » — « Eh ! bien, si tu veux, tu viendras, il y a six cents lieues d'ici à Naples. » — « Qu'importe, dit le meunier, j'irai si je peux. — « Il y a deux cents lieues de plaine, deux cents lieues de montée et deux cents lieues de mer. » — « Peu importe, j'essayerai toujours, dit le meunier. »

Le lendemain, ils partirent de très bon matin. Cent et cent, dit le meunier, au bord de la mer, le géant allait aussi vite que lui et il allait avec le vent. « Maintenant, dit le géant, si tu peux poser ton pied sur ce rocher qui se trouve au milieu de la mer tu es de l'autre côté : » « Cent et cent » dit le meunier ; les voilà de l'autre côté, « cent et cent et à Naples. » — « Va par là, dit le géant au meunier, tu ne tarderas pas à trouver la maison des mariés, moi, je vais finir mon travail et après j'irai te rejoindre. »

Il arriva bientôt près de la maison des mariés, mit son manteau, entra, et courut de toutes parts chercher la mariée, mais ne la vit point d'abord. Enfin il la trouva dans une chambre où on était en train d'achever sa toilette et de lui mettre des fleurs ; mais le meunier, sans être vu, les tirait et on avait beau les mettre elles tombaient à terre. Enfin la mariée dit de la laisser seule dans sa chambre. C'était la princesse qui avait été la femme du meunier pendant quelque temps, et quand il retira son manteau la princesse le reconnut. »

« Eh ! comment as-tu pu venir jusqu'ici ? » dit-elle. — Tu vois bien que je l'ai pu. — Eh bien ! j'allais me remarier, mais maintenant je ne le ferai pas. » Et elle donna l'ordre de le dire à ceux qui étaient dans la chambre à côté, et à ceux qui étaient en bas. Ah ! quelle surprise ! et personne ne savait pourquoi. A midi on alla se mettre à table et à la fin du dîner la princesse se leva et dit : « Je veux vous demander un conseil ; j'ai une armoire et j'ai perdu sa clef ; j'en ai fait faire une autre, elle est faite, mais n'a pas encore servi ; j'ai retrouvé la vieille qui était très bonne, laquelle me diriez-vous de prendre. » — « La vieille, » dit toute l'assemblée. « C'est ainsi que j'ai fait, moi, j'ai été mariée et j'avais perdu mon premier mari, mais maintenant je l'ai retrouvé, lorsque j'allais me marier à un autre. » C'est alors qu'il y a eu du bruit et du tapage. « Pend, dit le meunier, les voilà tous à terre. Maintenant, dit-il, allez-vous-en à la maison sans dire un mot ou bien vous êtes morts. Dépend, dit-il ! » et chacun s'en allait de son côté tout étonné sans dire un mot.

Le meunier et sa princesse revinrent au moulin, le vendirent et ils vinrent à Naples où ils passèrent d'heureux jours.